69

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉN...
1374



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





BIBLIOTECA NACIONAL

LES VICTIMES SAUVÉES,

OU

LES HORREURS DE L'INQUISITION,

DRAME

HISTORIQUE ET PATRIOTIQUE;

EN TROIS ACTES, ET EN VERS,

PAR LE CITOYEN BOUBÉE.

Représentée pour la première fois, à Toulouse, au Théâtre de la République le 7 Germinal & jours suivans, 2^e. année de la République.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Se vend A TOULOUSE,

Chez le Citoyen P. FRANCÉS, Libraire, Place de la Liberté, près la Maison Commune; très-assorti en Nouveautés, pièces de Théâtre, & Romans.

PERSONNAGES.

CLÉANS Père.
CONSTANS ſon Fils.
CLORINDE ſa Fille.
SALVIDOR leur Ami.
DOM JAN, Moine & Inquiſiteur.
DOM PETRE, *idem.*
UN Capitaine de Gardes.
GARDES.
TROUPE de Soldats Français & Eſpagnols.

La Scène eſt en Eſpagne.

JE me réſerve les droits de propriété que la Loi accorde aux Auteurs des Ouvrages dramatiques.

BOUBÉE.

PRÉFACE.

ON ſait que lors de la priſe de *Puicerda* par les troupes de la République, un Moine *a longue barbe*, juge de l'Inquiſition, fut du nombre des priſonniers. On doit auſſi ſe rappeler l'ordre barbare & tyrannique impoſé à tout Français par le deſpote de Madrid, de ſortir du territoire où il exerce un pouvoir auſſi digne de lui, que des ſcélérats & des hypocrites qui le partagent. Un *Sans-culotte* domicilié depuis long-temps dans ces contrées, avait été traduit devant la cour inquiſitoriale, pour avoir manifeſté des principes républicains : ſon fils était ſa ſeule conſolation ; mais la loi ayant été promulguée, il fut forcé, pour ſe ſouſtraire aux peines qui y étaient portées, de rentrer dans le ſol de la Liberté. Favoriſé par les progrès de nos armes dans ces contrées, il avait volé au ſecours de ſon père, en devançant nos troupes à travers mille dangers, que l'amour filial lui avait fait braver ; mais il fut bientôt reconnu,

arrêté, & jeté dans les mêmes cachots où ſon père était détenu. Ils allaient être tous les deux victimes du fanatiſme & de la rage monacale, lorſqu'ils furent délivrés par l'entrée de nos troupes victorieuſes.

J'ai recueilli ce trait intéreſſant ; je l'ai cru digne de paraître ſur la ſcène, & propre à inſpirer l'horreur de la tyrannie & l'amour de la liberté. Ces deux ſentimens profondément gravés dans mon âme, me l'ont fait préférer à tant d'autres traits héroïques que la révolution offre aux Ecrivains. Je l'ai travaillé avec enthouſiaſme ; & ſi je n'ai pas bien rempli mon objet, que mes lecteurs ne l'imputent qu'à mon âge & à mon peu d'expérience.

LES VICTIMES SAUVÉES,

OU LES

HORREURS DE L'INQUISITION,

DRAME-

HISTORIQUE ET PATRIOTIQUE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente un bocage. Au fond paraît une tour, avec cette inscription* : INQUISITION. *A côté paraît la façade d'une maison champêtre. Il fait nuit.*)

SCENE PREMIERE.

CONSTANS, CLORINDE.

CONSTANS.

DE ses rayons dorés, l'aurore renaissante
Laisse à peine entrevoir la lueur chancelante.
Son retour désiré n'est pour les malheureux,
Qu'un renouvellement de tourmens plus affreux :

L'eſclave qui gémit retrouve encor ſes chaînes ;
D'un ſonge trop flatteur, les eſpérances vaines
Diſparaiſſent bientôt, en redoublant ſes maux.

CLORINDE.

Nos yeux depuis long-temps ſont privés du repos ;
Mais tout cela n'eſt rien : le cri de la nature
Parle trop à mon cœur ; ſa voix touchante & pure
Nous dicte nos devoirs. Ah ! mon frère, ah ! Conſtans,
Notre père gémit, partageons ſes tourmens ;
Périſſons, s'il le faut, mais que de notre vie....

CONSTANS.

Un cri non moins puiſſant, le cri de la Patrie
Enflamme nos déſirs. C'eſt pour la Liberté,
Qu'ici, dans cette tour, il eſt perſécuté.

CLORINDE.

Dans cette tour, ô ciel ! ſerait-il bien poſſible ?

CONSTANS.

D'un père infortuné c'eſt le ſéjour horrible.
Déjà depuis long-temps, je te l'ai répété ;
N'aimant que ſon pays & que la Liberté,
Il vivait avec nous, content, heureux, tranquille ;
Mais depuis qu'enlevé de ſon paiſible aſile,
Il ſe trouve enchaîné dans ces cachots affreux,
Oui, ſans doute, Clorinde, il ſerait malheureux ;
Mais pour l'homme innocent les chaînes ont des charmes.
Tu ſais ce qu'il nous dit, lorſque mêlant nos larmes,
Il nous fut arraché par les valets des Rois :
« Pour la dernière fois peut-être je vous vois....
» Ennemis des tyrans & de la tyrannie,
» Ne conſpirez jamais contre votre Patrie ;
» Mais que ſes intérêts vous ſoient toujours plus chers.
» C'eſt pour la Liberté qu'on me charge de fers.
» Qu'il m'eſt doux, mes enfans, de les porter pour elle !

» Votre père eſt heureux , s'il vous ſert de modèle. »
Ces mots , de ſes tyrans allumant le courroux....

CLORINDE.

Peut-être , hélas ! a-t-il expiré ſous leurs coups.
Ses féroces bourreaux.... Ah !

CONSTANS.

Clorinde , n'importe ,
Il eſt doux , il eſt beau , de mourir de la ſorte ;
Une pareille mort fait mon plus grand déſir :
Mourir pour ſon pays , non , ce n'eſt pas mourir.

CLORINDE.

A ce mâle diſcours je reconnais ton âme ,
Tu chéris ta Patrie , & ſon amour t'enflamme.
Je ſais que comme toi Cléans fut citoyen ;
Mais de le délivrer j'entrevois le moyen :
A ce peuple aveuglé découvrons ces abîmes ,
Dévoilons les horreurs , les forfaits & les crimes
Dont ces êtres pervers , ces monſtres odieux ,
Se plaiſent tous les jours à repaître leurs yeux.

CONSTANS.

D'un peuple malheureux le réveil eſt terrible.
Quand il eſt éclairé , ſa vengeance inflexible ,
Et ſon bras irrité frappent les ſcélérats ;
Les crimes des tyrans , & tous leurs attentats ,
Sont juſtement punis ; —— par-tout il eſt le même ;
Par-tout avec horreur il voit le diadême ;
Qu'il ſe réveille enfin , & que la Liberté ,
Devienne le tombeau d'un tyran déteſté.
Oui , tel eſt mon deſſein. O Nature ! ô Patrie !
Armez-vous , armez-moi , que votre voix chérie
Me ſerve de ſignal.

(*Il veut ſortir.*)

CLORINDE.

Où portes-tu tes pas ?

Modère ce transport : le jour ne paraît pas.

CONSTANS.

Et crois-tu le trouver au fond de ces abîmes ?
Les tyrans frappent-ils à demi leurs victimes ?
Cette tour, ces cachots sont un sombre réduit,
Ou plutôt le séjour d'une éternelle nuit.

CLORINDE.

Grand Dieu ! ce dernier coup affaiblit mon courage ;
Je me sens abattue.

CONSTANS, *la soutenant.*

Ici, sous ce feuillage,
Nous pouvons nous asseoir, & goûter le repos.
(*Ils vont s'asseoir.*)
Livrons-nous au sommeil, il suspendra nos maux.

SCENE II.

SALVIDOR, *tenant une lettre.*

LE Geolier dans la nuit m'a remis cette lettre :
Je brûle de savoir ce que cela peut-être.
(*Il lit.*)
» Aujourd'hui, Salvidor, je dois être jugé ;
» Du poids de mes malheurs, je serai soulagé.
» Le crime & l'imposture accusent l'innocence,
» J'espère que le ciel en tirera vengeance.
» Sers de tuteur, de père à mes pauvres enfans....
» Adieu.... Rappelle-toi du malheureux Cléans. »
Juste ciel ! qu'ai-je lu ? quelle scélératesse !
Ami trop malheureux, que ton sort m'intéresse !
Et comment soutenir ce spectacle hideux ?
Mortels, voilà les rois, voilà le sort affreux

Que vous ont préparé leurs criminelles âmes.
Quand ſera-ce, grand Dieu ! que ces êtres infames
Purgeront la nature, & rendront aux mortels
Le bonheur d'encenſer librement tes autels ?
Ah ! ce jour n'eſt pas loin : déjà tout le préſage,
Les Français vont bientôt briſer notre eſclavage ;
Bientôt la Liberté, bienfait ſi précieux,
Pour la première fois va paraître à nos yeux :
L'eſpoir, le doux eſpoir d'un ſort ſi plein de charmes,
D'un peuple malheureux va finir les alarmes ;
Charmante illuſion, vrai ſoutien de mon cœur,
Tu ſoulages dumoins quelqu'inſtant mon malheur.

(*Appercevant Conſtans & Clorinde.*)

Deux étrangers ici ?... Quel deſſein les amène ?
Ce ſont des malheureux ſans doute dans la peine.
Ne nous découvrons pas, attendons leur réveil ;
On n'eſt pas malheureux dans les bras du ſommeil.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

CONSTANS, CLORINDE.

CONSTANS, *ſe réveillant.*

DES rayons du ſoleil la brillante lumière,
Paraît ſur le ſommet de ce bois ſolitaire.
La fraîcheur du matin, le doux chant des oiſeaux,
Tout ſemble m'inviter à goûter le repos :
Je ne puis m'y livrer, le ſouvenir d'un père
M'occupe tout entier ; ſon image trop chère,
Eſt toujours devant moi.

(*Clorinde ſe réveille.*)

Mais c'eſt ici, je crois,
Que loge Salvidor ; généreux autrefois,
Ami des malheureux, il doit encore l'être.
(*A Clorinde.*)
Reconnais-tu ces lieux ?

CLORINDE.

Oui, je crois les connaître.

CONSTANS.

C'eſt ici la maiſon de notre ancien ami,
Du brave Salvidor.

CLORINDE.

Oui, Conſtans, c'eſt ici ;
Que couchés autrefois ſur ce lit de verdure,
Sur ce gazon fleuri, nous voyions la nature
Etaler tous les ans ſes bienfaits à nos yeux :
Nos jours étaient alors plus purs & plus heureux ;
Pauvres, mais vertueux, mais ennemis des vices,
Des plaiſirs innocens faiſaient tous nos délices ;
Dédaignant les tyrans, & mépriſant leurs fers,
Oui, nous étions alors les rois de l'univers.

CONSTANS.

Ah ! que dis-tu les rois ? Notre vie était pure,
Et chaque jour leur ſouffle outrage la nature,
Nous n'aimions que le bien, eux, que les attentats ;
Le bonheur eſt-il fait pour de tels ſcélérats ?
Non, des monſtres pareils.... Auſſi leur règne paſſe,
Trop long-temps outragé, le ciel enfin ſe laſſe ;
Grand, petit, riche, pauvre, on ne le fuit jamais ;
Tôt ou tard des méchans il punit les forfaits.
Entrons chez Salvidor, il connaît notre père,
Il nous ſecondera.

CLORINDE.

Cher Conſtans, je l'eſpère,
Ah ! ne balançons plus.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, SALVIDOR.

SALVIDOR.

QUOI ! c'eſt vous, mes amis !
(*Il les embraſſe*).

CONSTANS.

Oui, malgré la fureur de tous nos ennemis,
Oui, malgré nos revers, vous nous voyez encore.

CLORINDE.

Et notre père, hélas ! ce père que j'adore,
Ne nous abuſez pas, apprenez-nous ſa mort,
S'il ne reſpire plus ; mais quel que ſoit ſon ſort,
Soyez vrai.

SALVIDOR.

Mes amis, votre père reſpire,
Mais, hélas !

CLORINDE.

Quoi !

CONSTANS.

Parlez !

SALVIDOR.

Je n'oſe vous le dire.

CONSTANS.

Pourquoi nous le cacher ? Quels que ſoient ſes malheurs,
Nous les partagerons.

CLORINDE.

Nous mêlerons nos pleurs ;
Et nous ſerons heureux au ſein de la misère,

De pouvoir par nos soins secourir notre père.
Dites-le hardiment, est-ce ici ? dans quels lieux ?
Est-il dans un cachot ? que nous importe ?

SALVIDOR.

Dieux !
Laisserez-vous sans prix une vertu si rare !
Je vais vous découvrir le sort qu'on lui prépare ;
Constans, lis ce billet.

(*Constans & Clorinde lisent*).

CONSTANS.

Juste ciel ! aujourd'hui !

CLORINDE.

Eh bien ! nous le verrons, & mourrons avec lui.

CONSTANS.

Oui, sans doute, mourons ; mais l'auteur de ce crime
En sera dans ce jour la première victime :
Dans quelque lieu qu'il soit, je saurai le trouver.

SALVIDOR.

Ne vous exposez pas.

CONSTANS.

Un français sait braver
Autant que mépriser les efforts des esclaves ;
Ceux-ci rampent toujours, ceux-là sont toujours braves,
De nos malheurs jadis les rois furent heureux.
Trop long-temps leur orgueil, coupable & monstrueux,
Semblait leur présager qu'ils étaient invincibles ;
Mais leurs autorités, mais leurs arrêts terribles,
N'étaient sanctionnés que par leur vile cour :
Les crimes ont leur fin, la vengeance a son tour.
Le peuple réveillé, punit, terrasse, frappe,
A sa juste fureur aucun traître n'échappe :
Les prêtres & les rois l'ont sans cesse outragé,
En les proscrivant tous, il doit être vengé :

Il l'ordonne, il le veut, ainſi cela doit être.
La volonté du peuple eſt ſon unique maître ;
Rien ne doit réſiſter à ſon bras irrité,
Et malheur à quiconque enfreint ſa volonté.

SALVIDOR.

Ainſi de la raiſon la ſublime puiſſance,
A banni pour jamais les prêtres de la France.
C'était un grand fléau !.... Mais la chûte des Rois
Vous a-t-elle rendus plus heureux qu'autrefois ?

CONSTANS.

Elle a briſé nos fers ; que faut-il davantage ?

SALVIDOR.

Rien de plus, mon ami. Qui ſort de l'eſclavage
Eſt bien ſûr d'être heureux. Entrez, mes chers enfans ;
Entrez, je vous rejoins.

(*Au moment où ils entrent.*)

Qu'ils ſont intéreſſans !

SCENE V.

SALVIDOR, *ſeul.*

LES Français ont détruit un trône fanatique.
Aujourd'hui leur pays eſt une République :
Ah ! qu'il me paraît doux de vivre ſous les lois
D'un peuple délivré des prêtres & des rois ?
Ici, qu'il eſt affreux le joug qui nous opprime !
La juſtice ſe tait, la vertu cède au crime ;
Au fanatiſme ſeul on dreſſe des autels,
Et les plus ſcélérats ſont les moins criminels.
Quel contraſte frappant ! mettons un vil eſclave

A côté d'un français. Celui-ci, toujours brave,
Montre par-tout un front d'honneur, de probité,
Qui le rend respectable. Ici, la Liberté,
Rend les français heureux; là, le vil esclavage,
Du dévot Espagnol est l'unique partage:
Ici, les talens seuls, les vertus font les rangs,
Là, les plus avilis sont toujours les plus grands,
Et qui rampe le plus est le plus magnanime.
Chacun bénit pourtant le sceptre qui l'opprime!
Délivre-nous, ô ciel! de ce joug odieux,
Écrase nos tyrans, & nous serons heureux.....
Je vois Dom Jan venir dans ce séjour champêtre.
Parlons-lui de Cléans. Il est avec Dom Petre,
Attendons un instant; il pourra le quitter,
Rentrons, peut-être seul il voudra m'écouter.
(*Il sort*).

SCENE VI.

DOM JAN, DOM PETRE.

DOM JAN.

JE ne puis revenir de ma surprise extrême.
Nous, nous laisser fléchir? avouez-le vous-même,
Peut-on le proposer?

DOM PETRE.

C'est par aveuglement,
Que Dom Sylvestre veut adoucir son tourment.

DOM JAN.

Pouvons-nous en trouver qui soient assez terribles?
Ne le savez-vous pas? ses crimes sont horribles.
D'ailleurs à faire grâce on est toujours à temps,
Et nous ne devons pas nous montrer indulgens.

DOM PETRE.

D'une faible terreur c'eſt ſans doute l'ouvrage.
Je croirais cependant que quatre ans d'eſclavage
L'ont bien aſſez puni. Car enfin, qu'a-t-il fait ?

DOM JAN.

Oubliez-vous auſſi que c'eſt notre intérêt ?
Craignez de ces français les mouvemens rapides,
Ils forment contre nous des trames homicides.

DOM PETRE.

Je crains autant que vous ce ſiniſtre avenir.

DOM JAN.

Ce n'eſt pas ſans raiſon ; mais pour le prévenir,
Il faut ſur leurs ſuppôts exercer notre rage.
Vous ſavez que le peuple abhorre l'eſclavage,
Il faut être ſévère.

DOM PETRE.

Oui, c'eſt par la rigueur,
Dom Jan, que nous devons imprimer la terreur.

DOM JAN.

Que ne puis-je à mon gré faire agir ma vengeance ?
Oui, ſi je le pouvais, je voudrais que la France
Ne fût plus qu'un déſert, ou qu'un cahos affreux ;
Que j'y puſſe établir un repaire hideux
Des monſtres les plus noirs, les plus ſouillés de crimes ;
Que mon cœur ſatisfait y comptât ſes victimes.
Ils recevraient alors le prix de leurs forfaits ;
Oui, j'anéantirais juſqu'au nom de français....
Peuple trop redouté, mais pourtant trop coupable,
Je nourris contre vous une haine implacable :
Afin de l'aſſouvir, enfer, ſeconde-moi,
Satisfais ma vengeance. Et toi, ſoleil, & toi,
Qui pendant trop long-temps éclairas tous leurs crimes ;
Retire ta lumière, & forme des abîmes,

Où leur vile existence, & leurs lâches forfaits ;
Où tout, jusqu'à leurs noms, disparaisse à jamais.

DOM PETRE.

J'approuve ce transport ; oui, c'est par la vengeance
Qu'on peut de notre cour affermir la puissance :
Je crois pourtant qu'il faut sous un dehors trompeur,
Sous un masque pieux, cacher notre fureur :
Que ce peuple aveuglé conserve la croyance,
Et c'est ainsi, Dom Jan, que par son ignorance,
Il n'osera rien dire, & restera soumis.

DOM JAN.

Votre plan est meilleur, je suis de votre avis.
Cachons notre courroux sous un dehors tranquille.
Le rôle d'hypocrite est un rôle facile.

DOM PETRE.

Il l'est dumoins pour nous.

DOM JAN.

Je crois que Dom Laurens
S'est rendu pour juger ce Français, ce Cléans.
Allez, qu'il soit aussi lui-même du mystère.
Commençons à donner un exemple sévère.
Allez, je vous rejoins.

DOM PETRE.

Je n'y manquerai pas :
Et pour l'en prévenir, j'y vole de ce pas.

SCENE VII.

DOM JAN, *seul.*

VOICI donc le moment où les suppôts de France
Vont seuls de mon courroux éprouver la vengeance.
Oui ;

Oui, je veux dans leur sang ayant trempé mes mains ;
Apprendre à l'univers que des Républicains
La secte est à nos yeux une secte coupable,
Qu'un Français devant nous est un être exécrable ;
Un objet vil, un tigre, un monstre plein d'horreur ;
Contre qui trop long-temps j'ai caché ma fureur.

SCENE VIII.

SALVIDOR, DOM JAN.

DOM JAN, *à Salvidor.*

TU m'aurais entendu ?

SALVIDOR.

Je sors de ma chaumière :
J'ai cru que dans ces lieux vous étiez en prière,
Pour vous laisser tranquille exprès je m'en allais.

DOM JAN, *d'un ton dévot.*

Je priais, il est vrai : du Dieu que j'invoquais ;
J'ai fait vœu d'adorer chaque jour la justice,
De ce Dieu qui se plaît à détruire le vice,
A punir les méchans, à faire des heureux.

SALVIDOR.

Dans ces lieux cependant il est des malheureux !...

DOM JAN.

Des malheureux, dis-tu ? sont-ils de ta famille ?

SALVIDOR.

Non, ce sont mes amis ; un jeune homme, une fille.

DOM JAN.

Un jeune homme, une fille ? où sont-ils ? dis-le moi :
Je plains les malheureux.

SALVIDOR.

Ils sont ici.

DOM JAN.

Chez toi ?

Entrons, cher Salvidor, que de leur infortune...

SALVIDOR.

A ce trait généreux votre ame peu commune
Se montre à découvert : ils reposent encor,
Ils étaient fatigués.

DOM JAN, *lui serrant la main.*

Mon ami, Salvidor,
De tous les malheureux, ah ! que le sort me touche !

SALVIDOR, *à part.*

Trop heureux si son cœur ne dément pas sa bouche !

DOM JAN.

De ces infortunés d'où provient le malheur ?
Ne crains rien avec moi... Tu sais quel est mon cœur ?
Je ferai leur appui.

SALVIDOR.

Dans cette confiance,
Je vais vous obéir. Ayant quitté la France,
Leur père vînt ici s'établir avec eux ;
Ils croyaient y jouir d'un sort bien plus heureux !
Ils aimaient leur pays, on leur en fit un crime,
Et de ce dévoûment leur père fut victime.
Il gémit dans les fers depuis plus de quatre ans,
Et ses maux n'ont jamais attendri ses tyrans.
Ses deux enfans alors retournèrent en France,
Où pendant très-long-temps ils ont eu l'espérance
De voir briser les fers d'un père malheureux ;
Mais, hélas ! quelle erreur ! Son sort est plus affreux.
Dans ces tristes cachots, dans ce séjour du crime,
Il soupire, il périt, malheureuse victime.

Par mes soins quelquefois son sort est soulagé ;
Aujourd'hui, m'a-t-on dit, il doit être jugé.

DOM JAN.

Et ses enfans ?

SALVIDOR.

Long-temps leurs âmes innocentes,
Supportaient leurs malheurs dans de vaines attentes.
Mais enfin la nature a réclamé ses droits ;
Soudain ils sont partis, ils ont cru que les Lois
Si terribles alors, seraient moins rigoureuses.
A l'aspect de ces lieux des idées affreuses
Renouvelant en eux leur premier désespoir...

DOM JAN.

C'est assez, mon ami, je veux les aller voir.
Mais pour les ménager va le leur dire vîte ;
Va, qu'ils soient prévenus, ma présence subite
Pourrait les effrayer.

SALVIDOR, *à part.*

Grands Dieux ! quel changement !
S'il ne me trompe pas, pour eux quel doux moment !

(*Il sort.*)

SCENE XI.

DOM JAN, *seul.*

CE ne peut être qu'eux ; oui, Cléans est leur père.
Dans mon âme je sens renaître ma colère.
La vengeance m'emporte, & me fait un devoir
De ne pas m'attendrir, de ne pas m'émouvoir.
Il doit être jugé, qu'il le soit, qu'il périsse,
Et que je sois témoin de son dernier supplice.

Oui, je veux de ſon ſang m'abreuver à longs traits,
Puiſſé-je en faire autant du dernier des Français.
C'eſt le ſeul dans ce lieu qui ſuive leurs maximes ;
Il ne reſte que lui de tant d'autres victimes,
Il nous faut inventer de plus cruels tourmens ;
Vengeons-nous tout-à-fait, il en eſt encor temps....
Perſonne ne m'entend, je puis ici le dire,
Un noir preſſentiment me ronge & me déchire.
Le ciel doit me punir de tant d'atrocités,
Et je lui fais pourtant dicter ces cruautés ! ....
N'importe, vengeons-nous, ne comptons pas nos crimes;
Et ne nous occupons qu'à compter nos victimes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une maison champêtre.

SCENE PREMIERE.

CONSTANS, CLORINDE, SALVIDOR.

CLORINDE, *à Salvidor.*

Ne nous abusez pas par un frivole espoir.

SALVIDOR.

Salvidor, m'a-t-il dit, je veux les aller voir ;
Ils connaîtront bientôt, que ma toute-puissance
Contre les scélérats protège l'innocence :
Va le leur annoncer.

CLORINDE.

Quel digne homme, grands dieux!
Mais devons-nous souffrir qu'il vienne dans ces lieux ?
Non, allons le trouver.

SALVIDOR.

Il doit venir lui-même.
Je dois vous l'avouer, dans ce moment extrême,
J'ai long-temps hésité, j'ai long-temps balancé :
Je redoutais Dom Jan ; mais enfin j'ai pensé,
Que cet homme pieux, quoiqu'il soit fanatique,
Quoiqu'il soit revêtu d'un pouvoir despotique,
N'avait de nous tromper aucun dessein pervers :
Moi-même, disait-il, je briserai ses fers.

CLORINDE.

Pouvons-nous en douter ?

CONSTANS.

Eſpoir imaginaire ,
Qui d'un bien apparent fais un mal néceſſaire ,
Ceſſe de m'abuſer. Ah ! croirai-je jamais ,
Que le cœur d'un tyran ſoit ami des bienfaits ?

SALVIDOR.

De vous ſervir dumoins Dom Jan a la puiſſance.

CONSTANS.

Eſt-ce là , mon ami , toute notre eſpérance ?
Le marbre & le rocher peuvent-ils s'attendrir ?

SALVIDOR.

Ne précipitez rien ; il va bientôt venir.
J'ai fait ce que j'ai pu ; pourrais-je être coupable ?

CONSTANS.

Quoi ! vous ſoupçonneriez ?.... me croyez-vous capable
D'accuſer votre cœur ou vos intentions ?
Vous voulez nous ſervir , ami , mais nous croyons
Que votre tyran cache un deſſein ſacrilège ,
Et qu'il ne vient ici que pour nous tendre un piège.

SALVIDOR.

Pouvez-vous le penſer ?

CONSTANS.

Salvidor , je le crains ;
Mais je le vois venir. Pénétrons ſes deſſeins.

CLORINDE.

Ciel , qui vois nos malheurs , à nos vœux ſois propice !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DOM JAN.

SALVIDOR, *à Dom Jan.*

VOYEZ ces malheureux.

DOM JAN.

Je leur rendrai justice :
Je viens pour m'acquitter d'un devoir bien flatteur,
Bien consolant pour vous, & bien cher à mon cœur :
Je viens pour secourir l'orphelin misérable ;
Est-il pour des humains rien de plus agréable ?

CLORINDE.

O mon père ! achevez, voyez des malheureux ;
Ordonnez, & leur sort sera moins rigoureux.

DOM JAN.

Mes amis, calmez-vous.
(*A part, mais de manière que Constans l'entend*).
Quelle charmante fille !
Quel est votre pays ? quelle est votre famille !
Il ne faut rien cacher. (*A Constans*).
Approchez, mon ami.

CONSTANS, *d'un ton sec.*

L'hypocrite ne trouve en moi qu'un ennemi.

DOM JAN.

Modérez ce discours ; songez que ma puissance...

CONSTANS, *l'interrompant.*

Est un rien à mes yeux.

DOM JAN, *animé.*

Redoutez ma vengeance.

CONSTANS.

Eh ! fourbe, venge-toi.

CLORINDE.

Mon frère !

DOM JAN.

Eh bien ! sortez.

Suivez-le, Salvidor ; vous, ma fille, restez.

SALVIDOR, *entraînant Constans.*

C'est la loi du pays, il faut bien s'y soumettre.

SCENE III.

DOM JAN, CLORINDE.

DOM JAN, *à part, ayant fermé la porte.*

Ils sont sortis tous deux, m'en voici donc le maître.

(*Il donne une chaise à Clorinde.*)

Ma fille, asséyez-vous.

(*Clorinde s'assied, & lui aussi.*)

Ce n'est que la vertu

Qui soutient le pouvoir dont je suis revêtu :

Ne me craignez donc pas, & quoique votre frère

Ait méconnu mon rang, je daigne bien me taire,

Déjà c'est oublié, je n'y songerai plus.

CLORINDE.

Qu'il est beau de savoir étaler ses vertus !

DOM JAN.

Vous êtes malheureux ? . . .

CLORINDE.

Sans mériter de l'être.

DOM JAN.

Mais quels sont vos malheurs ?

CLORINDE.

Vous allez les connaître.
De l'Eſpagne jadis nous fûmes habitans,
Et notre père ici forma nos jeunes ans.
Dans ces lieux reculés, témoins de nos délices,
Nous vivions ignorés : à l'abri des caprices
Dont les tyrans du monde empoiſonnent nos jours....

DOM JAN, *l'interrompant.*

Qu'importe tout cela ? ... Finiſſez ce diſcours.
Que puis-je enfin pour vous ?

CLORINDE.

Ah ! rendez-nous un père
Qui depuis trop long-temps gémit dans la misère ;
Un père abandonné, ſans ſecours, ſans appui....
Son ſort mieux que nos pleurs vous parlera pour lui.

DOM JAN.

Eſt-ce là le motif de toutes vos alarmes ?

CLORINDE.

Il eſt aſſez puiſſant.

DOM JAN.

Eh bien ! ſéchez vos larmes ;
Je ſaurai l'arracher des mains des ſcélérats
Qui commettent ſur lui de ſi noirs attentats.
Mais la religion en France mépriſée,
Vous a ſans doute fait quitter cette contrée ?

CLORINDE.

Du vrai culte, Monſieur, les principes ſacrés,
Toujours par les Français ont été révérés.

DOM JAN, *comme tranſporté.*

Non, un tas de brigands ſans ceſſe la déchirent.
Dans des cachots affreux ſes miniſtres expirent ;
Les prêtres ſont proſcrits, & ces hommes ſacrés,
Au couteau des bourreaux ſont ſans ceſſe livrés ;

Des Français forcénés les âmes sacrilèges ;
Ne respectent en eux, ni leurs saints privilèges ;
Ni leurs droits immortels.

CLORINDE.

Jugez mieux des Français,
Ce qu'ils ont fait contr'eux n'était pas des forfaits.
A peine délivrés de leurs tyrans infames,
Ils ont dû prévenir leurs criminelles trames :
Vos prêtres scélérats, sous un dehors trompeur,
Soufflaient dans tous les cœurs un poison corrupteur ;
Le crédule dévot, cédant à sa faiblesse,
Devenait l'instrument de leur scélératesse.
Au nom d'un Dieu de paix son bras était armé :
Pour la religion, le fils trop animé,
Déjà se disposait à massacrer le père ;
Le ciel n'exigeant plus qu'un zèle sanguinaire,
Votre religion n'était plus qu'un poison,
Dont le venin impur, étouffant la raison,
Usurpait sur nos cœurs un pouvoir fanatique.
Aujourd'hui notre culte est un culte civique :
L'immortelle raison, la pure vérité,
Voilà quels sont nos Dieux, avec la Liberté.

DOM JAN.

Quel blasphême, bon Dieu ! qu'avez-vous osé dire ?
Ah ! cette Liberté qu'on vante & qu'on admire,
Est le plus grand fléau de la religion :
Par elle les horreurs de la rébellion
Troublent les gens de bien, déchirent la Patrie ;
La voix de la vertu par elle est avilie....

CLORINDE.

Quoi ! c'est la Liberté qui cause, dites-vous,
Les maux de la Patrie ? Il vaut mieux à genoux
Encenser noblement la main qui nous enchaîne !

Quoi ! l'on n'a de vertu que par les fers qu'on traîne ?
Répondez, ou plutôt osez ouvrir les yeux ;
Vous verrez l'esclavage abhorré par les Dieux :
Interrogez d'ailleurs les annales du Tibre,
Vous y lirez : ce n'est que dans un pays libre,
Que l'homme vertueux peut trouver des soutiens.

DOM JAN.

Quel impie propos ! jamais de bons chrétiens
Pourront-ils adopter de pareilles maximes ?

CLORINDE.

Un vrai chrétien, Monsieur, est ennemi des crimes ;
Son premier devoir est de haïr les tyrans.

DOM JAN.

Si déjà vos attraits n'avaient fait sur mes sens
Certaine impression dont on n'est pas le maître ;
Si je n'étais épris d'un amour, qui peut-être
Va vous paraître étrange, ah ! croyez....

CLORINDE, *se levant.*

Imposteur !

DOM JAN.

Arrêtez, ou craignez ma trop juste fureur.

CLORINDE.

Quoi ! c'est par la terreur que tu croirais, infame,
Me forcer à servir ta criminelle flamme !
Tu croirais ?.... Quelle horreur !

DOM JAN.

Mon indignation
Pourrait bien succéder à cette passion.

CLORINDE.

Je la redoute peu cette fière menace.

DOM JAN.

Je pourrais bien au moins répondre à tant d'audace,
Je pourrais réprimer ce discours outrageant ;

Mais ministre d'un Dieu doux, paisible, indulgent ;
Je dois tout supporter de votre belle bouche.

CLORINDE.

Scélérat !

DOM JAN.

Votre père.....

CLORINDE.

Ah !

DOM JAN.

Si son sort vous touche ;
Et si vous..... Mais je vois votre cœur abattu.

CLORINDE.

A quelle épreuve, ô ciel ! as-tu mis ma vertu ?

DOM JAN.

Je vois couler vos pleurs.

CLORINDE.

N'y sois pas insensible.
Je pourrais... Mais mon père... Alternative horrible ;
Ah ! de grâce, Monsieur, je tombe à vos genoux.

DOM JAN.

Il n'est qu'un seul parti ; voyez, consultez-vous,
Contentez mes désirs, ou perdez votre père ;
Mais songez qu'après lui, vous-même & votre frère,
Vous allez devenir l'objet de mes fureurs.
Vous pouvez éviter ces terribles malheurs :
Votre père gémit, la mort est son partage.....

CLORINDE, *d'un ton déterminé.*

Mais la vie n'est rien pour qui hait l'esclavage,
Frappe, frappe, tyran, assouvis ta fureur,
Disposé de mes jours, mais non de mon honneur.

DOM JAN.

C'est assez....

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANS, *enfonçant la porte.*

C'EN eſt trop, tant de ſcélérateſſe,
Décèle de ton cœur la coupable baſſeſſe,
Monſtre, que voulais-tu ? Fuis, fuis loin de ces lieux ;
Exécrable tyran, ôte-toi de nos yeux.
Je vois de tes deſſeins les intrigues perfides ;
Je crois même bientôt voir tes mains homicides
Ne reſpecter plus rien, ne connaître aucun frein.
Mais, ne t'y trompes pas, tandis que l'œil ſerein,
Tu voudras afficher un cœur exempt de crimes,
Les remords déchirans, les cris de tes victimes
Seront, n'en doute pas, autant de vers rongeurs.
S'il eſt de ſcélérats, il eſt des dieux vengeurs.

(*Il ſort avec Clorinde*).

SCENE V.

DOM JAN, *ſeul.*

JE ne m'attendais pas à cet excès d'audace.
Cette mâle fierté me confond, me ſurpaſſe.
Je demeure interdit... Mais dois-je cependant
Laiſſer paſſer ainſi ce diſcours inſolent ?
Non, je dois me venger ; j'ai le droit de le faire ;
Et j'en ai le pouvoir. Commençons par le père :
Faiſons tomber ſur lui tous nos reſſentimens ;
Qu'il ne s'attende pas à des ménagemens ;

Et pour accélérer l'instant de son supplice ;
Disons que le ciel veut encor ce sacrifice.
Sur Salvador pourtant il faut jeter les yeux ;
Sans peine je pourrai l'éloigner de ces lieux,
Afin de lui cacher la fureur qui m'anime.
Mais sans plus différer immolons la victime ;
Allons nous satisfaire, il ne faut plus tarder.

(*Il sort*).

SCENE VI.

SALVIDOR, CONSTANS.

SALVIDOR.

Quoi ! serait-il bien vrai ?

CONSTANS.

Vous n'en pouvez douter.
J'écoutais leur discours derrière cette porte,
Je me contiens long-temps, mais mon devoir l'emporte ;
Je l'enfonce, & je vois Clorinde dans ses bras.

SALVIDOR.

O ciel ! qu'ai-je entendu ? Constans, n'en doute pas,
Je ne puis le cacher, & j'ai droit de le craindre,
La vengeance en leur cœur n'a jamais pu s'éteindre,
Elle est née avec eux, & l'âme de Dom Jan
Est plus perverse encor que celle d'un tyran.

CONSTANS.

Mais le ciel qui voit tout prendra notre défense ;
Il punit le méchant, il venge l'innocence ;
Par lui la France a vu ses tyrans terrassés ;
Les vôtres le feront à leur tour... Ecoutez :
Depuis plus de mille ans, avilis d'âge en âge ;

Les français dégradés ſupportaient l'eſclavage.
Depuis plus de mille ans leurs tyrans orgueilleux ;
Au joug qui les domptait accoutumaient leurs yeux ;
Armés du fanatiſme & de la barbarie ,
Ils opprimaient la France , à leur rage aſſervie.
A leur infame orgueil les Français impuiſſans
Etaient forcés d'offrir le plus coupable encens.
Tels étaient , Salvidor , les fléaux de la France ;
Tels étaient ſes tyrans , telle était leur puiſſance ;
Tel était des Français le ſort trop rigoureux ;
Car ſans la Liberté tout peuple eſt malheureux.
Mais le ciel à la fin devenu plus propice ,
Bannit de leurs climats l'orgueil & l'injuſtice :
Le français ſe rendit aux accens de la loi ,
Qui bientôt à ſon cœur fit entendre ſa voix.
» Sois libre , citoyen , ſois libre , lui dit-elle ;
» Et toujours à ma voix ſois ſoumis & fidelle ,
» Vivre libre ou mourir , déſormais c'eſt ton ſort. »
Auſſi-tôt les français , tous d'un commun accord,
S'empreſſent de détruire un trône fanatique ;
Ils font ſur ſes débris naître la République ,
Et fiers de ce ſuccès qui faiſait leur déſir ,
Ils ne pouſſent qu'un cri : *vivre libre ou mourir.*
De tous les ſcélérats voulant purger la terre ,
Aux deſpotes du monde ils déclarent la guerre.
Venger les opprimés , punir les oppreſſeurs ,
Voilà les doux ſermens qu'ont prononcé leurs cœurs ;
Il ſauront les tenir , & leur mâle courage
Des brigands couronnés ſaura braver la rage.
Oui , nous triompherons... Tremble , tremble , tyran ;
Ton règne va finir : en vain le Vatican
Envoie à ton ſecours les eſclaves du Tibre ;
L'aſpect d'un citoyen fait rendre l'homme libre.

SALVIDOR.

Qui ne le deviendrait à tes mâles accens ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CLORINDE, LE CAPITAINE des Gardes.

CLORINDE, *introduisant le Capitaine.*

PARLEZ-LUI, le voilà.

LE CAPITAINE, *à Salvidor.*

Des Français triomphans
Les bataillons nombreux, les terribles cohortes,
Avancent à grands pas ; elles sont à nos portes :
Le danger presse ; allez, défendez votre Roi.
C'est l'ordre de Dom Jan, respectez cette loi.

SCENE VIII.

CONSTANS, CLORINDE, SALVIDOR.

SALVIDOR.

C'EST l'ordre de Dom Jan ?... Quel ordre abominable !..
Aller défendre un Roi !... me croit-il donc capable....
Je ne marcherai point. Ah ! pourrais-je jamais
Aller tremper mes mains dans le sang d'un Français ?...
Un plus vaste projet m'anime & m'encourage.
Oui, je pars, cher ami. Ciel ! soutiens mon courage.

(*Il sort.*)

SCENE

SCENE IX.

CONSTANS & CLORINDE.

CLORINDE.

QUEL eſt donc, ô Conſtans ! cet eſpoir enchanteur ?
Quel plaiſir inconnu s'empare de mon cœur ?
Les Français ſont ici !... Liberté que j'adore,
Tu nous as exaucés.

CONSTANS.

Quoi ! je balance encore ?
J'ai pu tant héſiter ? J'ai trahi mes ſermens,
J'ai trahi mes devoirs : il en eſt encor temps,
Je cours les réparer.

CLORINDE.

Que prétends-tu donc faire

CONSTANS.

Conduire les Français dans ces lieux ?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, *à la tête d'une troupe de Soldats.*

LE CAPITAINE.

TÉMERAIRE !
Oſes-tu bien encor tenir un tel propos ?

CONSTANS.

Qui peut m'en empêcher ?

LE CAPITAINE.

Moi-même : nos cachots
Vont bientôt devenir le lieu de ton supplice :
Je viens pour t'arrêter ; la divine justice....

CONSTANS, *l'interrompant.*

Commande ce forfait ?...

LE CAPITAINE.

Ce n'eſt pas un forfait ;
Mais le ciel qui le veut, doit être ſatisfait.
Marche avec moi, Dom Jan peut pardonner ta faute.

CONSTANS, *en tirant ſon ſabre.*

Qu'un Français ſe rendît priſonnier d'un deſpote !
Non, jamais.

A ces mots les Soldats ſe retirent d'effroi. Le Capitaine livre un combat avec Conſtans. Clorinde s'évanouit & eſt enlevée. Conſtans ayant vaincu le Capitaine, le tenant ſous ſon ſabre, lui dit :

Malheureux ! un ſentiment trop doux
Qui me parle pour toi, déſarme mon courroux.
D'un deſpote odieux trop fanatique eſclave,
Un Français t'a vaincu, mais un Français eſt brave :
Ta vie était à moi, j'ai pu te la ravir,
Mais je reſpecte l'homme, & j'aime à le ſervir.
Va, retourne à ton maître.

SCENE XI.

CONSTANS, *ſeul.*

Une telle aventure
Devrait de leurs tyrans leur montrer l'impoſture :
C'eſt le ciel, diſait-il, qui dicte ce forfait.

(*Ne voyant pas Clorinde.*)

(*Il laiſſe tomber ſon ſabre.*)

Mais Clorinde ! Grand Dieu ! je ſuccombe à ce trait.

(*Il s'évanouit.*)

SCENE XII.

LE CAPITAINE, *tombe ſur lui avec un poignard.*

ACCOUREZ.

(*Des Gardes s'avancent, & le ſaiſiſſent.*)

CONSTANS, *le regardant.*

Scélérat ! achève ton ouvrage.

Ciel ! donne-moi la mort, plutôt que l'eſclavage.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente une prison, où l'on voit un vieillard couvert de haillons, couché & endormi sur un lit de paille. Aussi-tôt que la toile est levée, ceux qui ont enlevé Clorinde, la portent évanouie & enchaînée ; ils se retirent, & Cléans se réveille lorsqu'ils sont sortis).

SCENE PREMIERE.

CLÉANS, CLORINDE.

CLÉANS.

D'UN objet bien flatteur mes sens étaient épris :
Je rêvais... Malheureux ! dans ce séjour d'ennuis,
Abandonné de tous, innocente victime,
J'attends à chaque instant la mort dans cet abîme.
Et qu'ai-je fait, ô ciel ! pour être ainsi traité ?
J'abhorrais les faux Dieux, j'aimais la Liberté,
Dont la voix m'apprenait la dignité de l'homme.
Mon tyran, quel est-il ? faut-il que je le nomme ?
Un être, qu'ai-je dit ? un tigre, un assassin :
Je me trompe ; un bourreau qui boit le sang humain.
Le ciel peut-il souffrir son infame existence ?
La mienne est un problème. Au sein de l'innocence,
Avec mes deux enfans je coulais d'heureux jours,

Et j'en ſuis ſéparé, je les perds pour toujours.
Jeté dans ces cachots, j'y gémis, j'y ſoupire,
J'y meurs à chaque inſtant, & pourtant je reſpire !
Un ſeul être ſenſible, un ami généreux,
Soulage par ſes ſoins mon état rigoureux.
Dans ces ſombres réduits.....

(*Appercevant Clorinde*).

Encore une victime !
Un tyran ne ſait donc qu'éterniſer le crime ?
Elle dort, ou peut-être elle n'exiſte plus.
Hélas ! ſi jeune encor !.... Sur mes bras abattus
Que j'aurais du plaiſir à ſupporter ſes chaînes.

(*Il veut aller à elle, il eſt retenu par ſes fers.*)

Témoin de ces horreurs, ciel, témoin de ſes peines,
Je t'implore à genoux, daigne adoucir ſon ſort.

CLORINDE, *revenant à elle.*

Où ſuis-je ? quoi ! des fers ! dieux ! donnez-moi la mort.

CLÉANS.

La mort ſeule finit des tourmens ſi terribles.

CLORINDE.

Homme, qui que tu ſois, dans ces cachots horribles,
N'eſt-il pas un mortel, un vieillard malheureux,
Enchaîné comme nous, dont l'état rigoureux
Eſt digne de pitié ?

CLÉANS.

Trop jeune infortunée !
Je partage tout ſeul ma triſte deſtinée.
Depuis quatre ans entiers.....

CLORINDE, *d'un ton mêlé de joie & de crainte.*

Eh bien ! depuis quatre ans ?..

CLÉANS.

Un ſeul mortel humain adoucit mes tourmens.
Par ſes ſoins généreux ma vie eſt prolongée.

CLORINDE.

Dans quel gouffre de maux, ô ciel ! m'as-tu plongée !
Ah ! qu'ils me seraient doux, si je le retrouvais !
Je serais avec lui, je le soulagerais,
Je pourrais consoler un trop malheureux père.
Mais le ciel inflexible... On ouvre....

CLÉANS.

Dieux !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANS *enchaîné*, LE CAPITAINE des gardes, GARDES.

CLORINDE.

Mon frère !

CONSTANS, *transporté.*

En croirai-je mes yeux ? ô mon père ! ô ma sœur !
(*Il va les embrasser*).
On peut donc être heureux, dans le sein du malheur.
Je te rends grâce, ô ciel ! je retrouve mon père,
Et je puis aujourd'hui partager sa misère.

CLÉANS.

Ah ! mes tendres enfans, je vous revois enfin,
Et je puis vous presser tous les deux sur mon sein.
Mais comment se fait-il ? par quel bonheur extrême ?
Par quel événement ?

CONSTANS.

J'en suis surpris moi-même.
Depuis ce triste jour, où vos derniers adieux
Nous firent malgré nous exiler de ces lieux,
Nos travaux soutenaient notre faible existence :

Le lieu de notre exil fut fixé dans la France :
Ce séjour eût été pour nous délicieux,
Mais vos fers trop certains nous rendaient malheureux.
Les Français depuis peu, par un élan civique,
Venaient de renverser un trône fanatique :
Les tyrans de la terre à ce coup frémissans,
Avaient voulu tenter des efforts impuissans ;
Mais le peuple irrité bientôt se lève en masse,
S'arme contre les Rois, les poursuit, les terrasse.
Nous les avons quittés : vos jours nous étaient chers ;
Hélas ! il nous tardait de voir briser vos fers.
Le lâche inquisiteur, dont vous êtes victime,
N'avait pas consommé le plus infame crime.
Etant venu nous voir, il voulait —— quelle horreur !
Enlever à Clorinde ou la vie, ou l'honneur ;
Mais à sa résistance, & juste, & salutaire,
Nous devons le bonheur de retrouver un père.

CLÉANS.

Tyrans, forgez des fers, inventez des tourmens ;
Je mourrai satisfait, je revois mes enfans.

CLORINDE.

Mon père !

CLÉANS.

Mes amis !

LE CAPITAINE.

Ce spectacle me touche.

CONSTANS.

Ote-toi de nos yeux, homme vil & farouche ;
Hypocrite !....

CLORINDE.

Constans, nous devons le bénir,
Il comble nos désirs, au lieu de nous punir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DOM JAN.

LE CAPITAINE, *à Dom Jan.*

Vos vœux ſont accomplis.

DOM JAN.

Quoi ! tous les trois enſemble !
Je l'avais défendu. Tremble, perfide, tremble.
(*Le Capitaine ſort avec les gardes*).

SCENE IV.

DOM JAN, CLÉANS, CONSTANS, CLORINDE.

CONSTANS.

Monstre dénaturé, n'es-tu pas ſatisfait ?
Non, il te faut encore un plus lâche forfait :
Oſe le regarder ce vieillard reſpectable ;
Vois ſes cheveux blanchis ſous ta rage exécrable.
Ne crois pas cependant, trop coupable impoſteur,
Qui te plais à verſer le poiſon de l'erreur,
Qui trompes lâchement la dévote faibleſſe,
Ne crois pas de jouir de ta ſcélérateſſe.
Un peuple libre eſt là ; l'invincible Français
Ecraſe les tyrans & punit leurs forfaits.
Déjà l'heure a ſonné, la vengeance s'apprête.

DOM JAN.

Oui, les Français ont fait une belle conquête !

Ils ne ſerviront pas, il eſt vrai, ſous un Roi ;
Mais ils ſeront toujours eſclaves.

CLEANS.

De la loi,
Mais jamais d'un tyran.

CONSTANS.

Et tu croyais peut-être
Qu'ils pourraient ſupporter le joug d'un nouveau maître ?
Pour un peuple éclairé l'eſclavage eſt honteux,
Et la mort d'un tyran rend ſes ſujets heureux.

DOM JAN.

Jeune homme, tu t'expoſe, & quiconque m'outrage...

CONSTANS.

Il n'eſt pas de danger pour qui hait l'eſclavage.

DOM JAN.

Le faible fut toujours eſclave du puiſſant.

CLEANS.

L'homme libre mépriſe un deſpote inſolent.

CONSTANS.

Le trône du puiſſant eſt un trône éphémère :
Trop long-temps opprimé, le peuple qu'on éclaire,
Montre ſa majeſté, rentre dans tous ſes droits,
Et libre déſormais, il n'obéit qu'aux lois.
Malheur, malheur alors à ſes infames maîtres.

DOM JAN.

Dans ſa fureur au moins il épargne les prêtres ?

CONSTANS.

Les prêtres ſont-ils donc les miniſtres du ciel ?...

DOM JAN.

En douter un inſtant c'eſt être criminel.

CONSTANS.

Lorſque ſur l'échafaud un fanatique expire,
La raiſon eſt vengée, & la vertu reſpire.

DOM JAN.

Du Dieu qui t'a maudit ne crains-tu pas les coups ?
Cet infame discours rallume mon courroux.
Je ne puis plus long-temps souffrir cette insolence,
Vous sentirez bientôt l'effet de ma vengeance.

(*Il sort.*)

SCENE V.

CONSTANS, CLEANS, CLORINDE.

CLEANS.

Qu'il est doux, mes enfans, qu'il est cher à mon cœur
De voir votre vertu braver avec ardeur
La rage d'un tyran dont l'âme trop coupable,
Va se souiller encor d'un forfait exécrable.
Vous l'avez entendu.

CLORINDE.

Nous allons donc mourir !
Ah ! c'est sur votre sein, & ce fut mon désir.

CONSTANS.

Puisse notre trépas être son dernier crime !
Ou plutôt puisse-t-il, au fond de cet abîme...

CLEANS.

Arrête, mon ami, ne sois pas inhumain,
Porte jusqu'au trépas le cœur Républicain.
Qu'il s'abreuve de sang, qu'il consomme son crime,
De ses propres forfaits on est toujours victime.

CONSTANS.

Quoi ! vous pardonneriez au chef des assassins ?
Un tyran trouverait parmi nous des soutiens ?
Non, invoquons le ciel contre son imposture.

Tout être fanatique outrage la nature.

CLORINDE.

On avance, grands Dieux !

CONSTANS.

O douce Liberté !

Soutiens notre courage & notre fermeté.

CLEANS.

Sachons braver la mort. C'eſt un lèger paſſage
Qui vient rompre les nœuds d'un pénible eſclavage.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *liſant.*

AU nom ſaint & ſacré de la religion,
De par le Roi, ſeul chef de l'inquiſition ;
Encore au nom de Dieu, qui toujours nous contemple ;
Nous voulons aux méchans donner un grand exemple.
Cela conſidéré, voulons que les Cléans
Meurent ſur un bûcher au milieu des tourmens.

(*Il ſort.*)

CONSTANS.

Nous allons donc mourir.... Mais ſi le ciel ſenſible
Daigne exaucer mes vœux, s'il n'eſt pas inflexible,
Ah ! que la Liberté naiſſe de notre mort.
Que le peuple éclairé s'éveille avec tranſport,
Qu'il voie ce tyran, & pour punir ſes crimes,
Qu'il le plonge à ſon tour au fond de ces abîmes.
Si ce repaire encore était inſuffiſant
Pour délivrer nos yeux de ce lâche brigand,

Que les Dieux irrités allument leur colère ;
Et que ſous leur courroux ce tigre ſanguinaire,
Expire à chaque inſtant, & ne meure jamais.
Ciel, daigne m'exaucer, mes vœux ſont ſatisfaits.

CLEANS.

Nous allons dépoſer le poids de cette vie,
C'eſt pour la Liberté qu'elle nous eſt ravie :
Béniſſons notre ſort, béniſſons nos deſtins,
Nous mourons en héros, que dis-je ? en citoyens,
Car tout citoyen l'eſt... Un ſi digne partage
De tous nos ennemis me fait braver la rage.
L'amour de ſon pays, & l'horreur des tyrans
Font trouver du plaiſir au milieu des tourmens.
Heureux qui peut ainſi ſacrifier ſa vie,
Et dire en expirant : *je meurs pour ma Patrie* !
Et vous, mes chers enfans, n'ayez aucun effroi,
Mais comme moi bravez la mort.

CLORINDE.

Dieux ! je les vois.

SCENE VII.

(*Pendant cette Scène on entend un clinquetis d'armes.*)

LES PRÉCÉDENS, TROIS GARDES.

CLEANS, *interrompant Clorinde.*

MA fille, tu les crains ? quoique leurs mains ſanglantes
Souillent en les touchant nos têtes innocentes,
Enviſage la mort avec tranquillité,
Et que ton dernier cri ſoit pour la Liberté.
(*Pendant qu'il dit ces paroles, il eſt conduit par u*

Garde au milieu du Théâtre, l'autre détaché Conſtans, & le troiſième Clorinde. Une vive canonnade ſe fait entendre ; le fond du Théâtre s'ouvre par une bréche, Salvidor entre à la tête d'une troupe de Français & Eſpagnols, tous pêle & mêle.

SALVIDOR, *en entrant.*

Liberté !

(*Tous répètent.*)

Liberté !

SALVIDOR.

Malheureuſes victimes,
Le Dieu qui nous protège & qui venge les crimes,
A pris ſoin de vos jours.

CONSTANS.

Ami trop généreux.

SALVIDOR.

Ce jour eſt à la fois terrible & glorieux ;
La Liberté triomphe, & vous, tremblez, deſpotes.
Arrivé dans le camp, je vois ces patriotes
Tenter tout, braver tout, s'élancer en fureur ;
Rien ne peut réſiſter à leur brûlante ardeur.
Amis, ai-je alors dit, à ces faibles eſclaves,
Vainement vous voudriez oppoſer des entraves.
Les Français ſont d'ailleurs généreux & puiſſans.
Ce n'eſt pas contre vous, c'eſt contre vos tyrans
Que leurs bras ſont armés, leurs devoirs ſont les vôtres.
A peine ai-je achevé, que les uns & les autres
A confondre leur rangs ſe ſont tous empreſſés,
Tout eſt devenu libre : & ce n'eſt pas aſſez.
Ils voient de leurs tyrans les trames homicides.
Ils veulent ſe venger. Nous leur ſervons de guides.
Et les premiers objets qui ſe montrent à nous,
C'eſt Dom Petre & Dom Jan. Ils tombent ſous nos coups ;

Et leur trop juſte mort délivre la nature
De ces monſtres pervers pétris par l'impoſture.
Enfin dans ce beau jour, jour de félicité,
En ſervant l'amitié, je ſers la Liberté.

CLORINDE.

Ainſi puiſſe des Rois la horde fanatique
Périr, ou rendre hommage à notre République.

CONSTANS.

L'échafaud, l'échafaud, voilà le ſeul traité
Qui doit mettre une fin à leur férocité.

CLEANS.

Déité des humains, Liberté que j'adore,
De tes beaux jours enfin je vois naître l'aurore.
Reçois de tes enfans l'hommage ſolemnel,
L'univers eſt ton temple, & nos cœurs ton autel.
Porte tes doux bienfaits chez les peuples eſclaves:
Ranime leurs efforts; romps enfin leurs entraves:
Qu'à ta voix tous les Rois demeurent confondus:
Sur leurs trônes épars, fais régner les vertus.
Diſpenſe les rayons de ta chaleur féconde;
Que de ton arbre ſaint la racine profonde
Faſſe connaître un jour à la poſtérité,
Qu'un peuple indépendant doit être reſpecté.

FIN.

De l'Imprimerie du Citoyen BAOUR fils, rue Saint-Romain, 3e. Section, n°. 22.